

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 19 (1922)
Heft: 12

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Pour tout ce qui concerne le Journal, la Bibliothèque et la Caisse de la Société, s'adresser à M. SCHUMACHER à Daillens (Vaud).

— Compte de chèques et virements II. 1480. —

Secrétariat :
Dr ROTSCHY,
Cartigny (Genève).

Présidence :
A. MAYOR, juge,
Novalles.

Assurances :
L. FORESTIER,
Founex.

Le *Bulletin* est mensuel ; l'abonnement se paie à l'avance et pour une année, par Fr. 6.—, à verser au compte de chèques II. 1480, pour les abonnés domiciliés en Suisse ; par Fr. 7.— pour les *Etrangers* (valeur suisse). Par l'intermédiaire des sections de la Société romande, on reçoit le *Bulletin* à prix réduit, avec, en plus, les avantages gratuits suivants : Assurances, Bibliothèque, Conférences, Renseignements, etc.

Pour la publicité s'adresser exclusivement à :

ANNONCES-SUISSES, S. A.,
Société Générale Suisse de Publicité, J. HORT, Lausanne.

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

N° 12.

DÉCEMBRE 1922

SOMMAIRE. — Nécrologie : M. Frédéric Lenz (illustr.) — Conseils aux débutants pour décembre, par SCHUMACHER. — Quelques observations sur les maladies des abeilles adultes (illustr.), par M. le Dr Otto MORGENTHAUER (trad. Dr E. R.) — Les faux-bourçons, écrit pour la réunion des apiculteurs de Québec, 1922 7-8 novembre. — L'essaimage et son utilité (suite et fin), sujet présenté par M. Jos. WALTHER, de Delémont. — Coup d'œil rétrospectif sur l'année apicole de 1922, par A. GROBET-MAGNENAT. — Les falsifications du miel, par Alin CAILLAS, Ingr agricole. — Du chasse-abeilles, par Eugène MAIRE. — Conte antédiluvien, par † Philippe GODET. — Le congrès de Marseille (suite et fin), par BARBICHON.

† FRÉDÉRIC LENZ

La Section de Nyon vient de perdre un de ses bons membres, notre ami Frédéric Lenz, à La Rippe. Atteint d'un mal qui ne pardonne pas, il supporta avec un courage et une résignation admirables les progrès de la maladie, espérant toujours, même jusqu'au dernier moment, que « ça tournerait... ». Hélas !

Il n'était pas de ceux qui s'emballent et savait qu'en apiculture, qui va piano, va sano. Il débuta il y a 25 ans avec une ruche, puis il

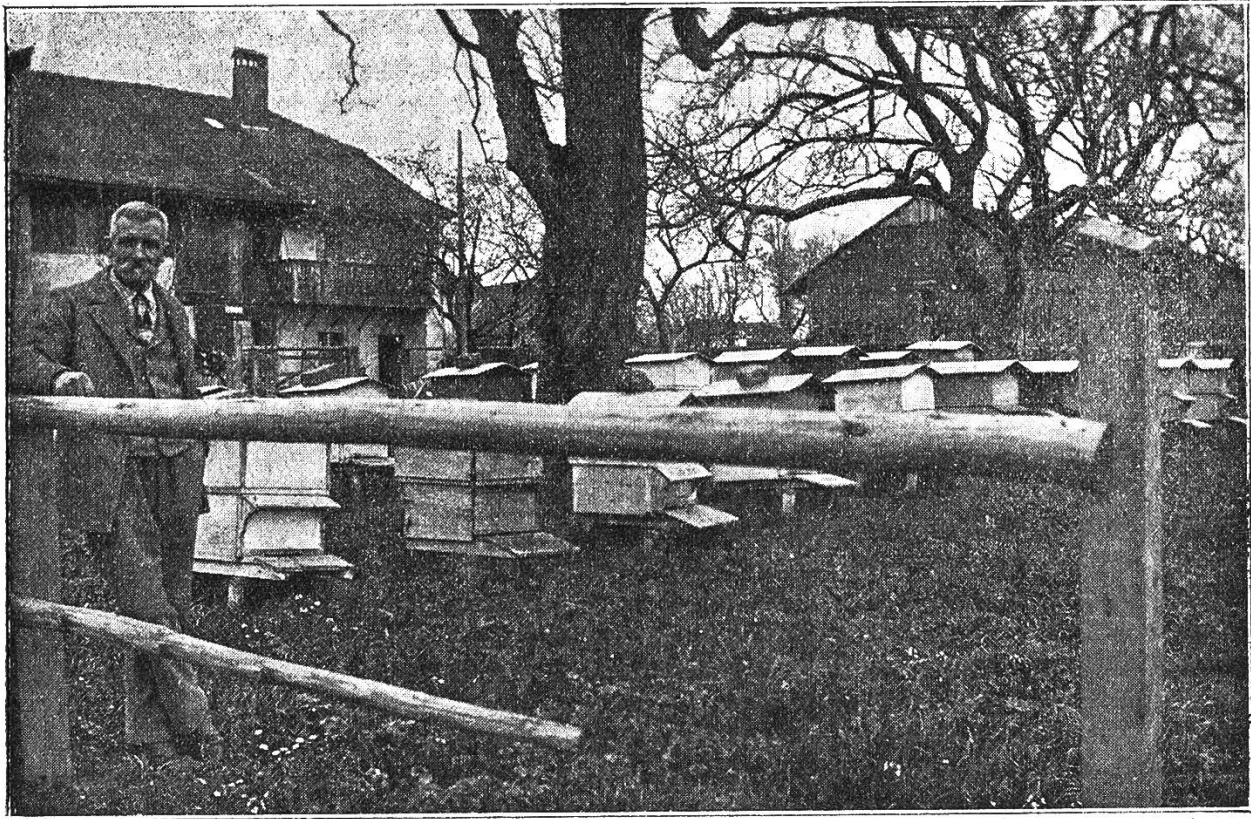
en construisit une seconde pour loger un essaim éventuel. Chaque printemps, son rucher s'augmentait d'une ou deux colonies ; il s'arrêta aux deux douzaines.

Et qu'il faisait bon profiter de ses larges connaissances ! Moi qui ai eu l'immense privilège d'être son élève, je n'oublierai jamais les longues causeries dans lesquelles il n'était pas chiche de ses conseils. Quel bon homme et quel bon maître ! Avec lui, jamais de fausses manœuvres, sauf pourtant le jour où nous fîmes ensemble notre première feuille gaufrée à la presse Rietsche.

Assidu aux assemblées de Section (je ne crois pas qu'il en ait jamais manqué une), il y apportait sa bonne humeur et ses judicieux propos. Son rucher reste entre de bonnes mains, car le fils sera digne du père.

Que sa famille si cruellement éprouvée reçoive encore une fois l'expression de notre sympathie.

Duboux.



M. F. Lenz dans son rucher.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS POUR DÉCEMBRE

Contrairement à ces dernières années, novembre 1922, au moins jusqu'ici, a été peu rigoureux ; la température minimum, dans notre village, a été de 5°. Il y a déjà eu deux ou trois petites sorties, juste assez pour permettre à nos abeilles de renouveler l'air et de se décharger.... de ce que vous savez. Pas de sautes de température, pas de vents violents, sauf un jour de bise chez nos Genevois surtout, qui veulent toujours quelque chose de spécial pour attirer l'attention sur leur belle ville ; tout va donc bien pour l'hibernation de nos abeilles si décembre veut bien suivre novembre, non pas seulement dans l'ordre du calendrier, mais aussi comme météorologie. Mais il est possible que, suivant l'exemple des hommes, ce mois veuille tout chambarder. Eh bien, sans nous angoisser à l'avance, faisons comme l'abeille, attendons.

Il n'y a rien à faire au rucher, si ce n'est ce que nous avons indiqué le mois passé. Tâchons de ne pas négliger ces visites, car elles peuvent nous éviter des pertes sérieuses.

S'il n'y a rien à faire au rucher, par contre l'atelier doit nous voir à l'œuvre ; c'est un des charmes de l'apiculture qu'en hiver on peut jouir, en pensées et en projets, de tout ce que l'on a fait et fera dans la belle saison. A réparer ou préparer des ruches, on sent ou présente les bonnes journées chaudes, toutes bruissantes du vol de nos chers insectes ; à combiner des ruchettes ou en montant des cadres, on voit de belles cellules bien allongées et prêtes à éclore, etc., etc.

Et puis décembre, c'est le mois où il faut mettre au net les notes et observations, préciser ses idées, élaborer dans le détail les vagues projets et plans que l'on a formés au courant de la saison passée sans pouvoir leur donner plus de temps, ni d'attention.

Décembre, c'est encore le mois où l'on dresse son bilan ou son compte de profits et pertes. Le mot est redoutable. La chose aussi, essayons de le faire quand même et faisons en deux, l'un quelque peu fantaisiste et l'autre... comme vous pourrez.

Que vais-je mettre à *l'actif* de mon année apicole ? Voyons !
1° Je n'ai pas vendu mon miel... mais j'en ai donné. Voilà un bon poste. Qui sait si ce ne sera pas ma meilleure vente, celle qui me rapportera le plus ? 2° Je me suis fait des amis dans les séances de la section ; cela c'est de l'actif aussi et du vrai ; ce poste là, il faut l'augmenter, non en quantité surtout, mais en qualité. 3° J'ai acheté des ruches neuves pimpantes qui sont une note gaie dans mon jardin même en hiver. 4° J'en ai fait aussi ; je me suis bien tapé quelques

fois sur les doigts, mais rarement deux fois de suite, une suffisait ; c'est quelque chose d'acquis, une expérience de faite. 5° J'ai eu des heures que je ne changerais pas contre de grosses sommes, des émotions qui m'ont fait vivre des instants inoubliables, des jouissances que je n'aurais jamais connues sans l'apiculture.

Laissons ouverte la liste des postes de l'actif, il est fort possible qu'elle s'allonge encore et ouvrons celle du passif.

Il y a les dépenses de sucre, mais la ménagère en a profité, pour elle, ce fut de l'actif. Il y a eu des colonies de perdues, par ma faute, cela ne m'arrivera plus. Il y a eu des « gaffes » commises ; je ne les avoue à personne, car je ne veux pas passer pour un naïf et un maladroit, mais je suis bien obligé de me les avouer à moi-même et je me console puisque le rédacteur du Bulletin a dit que c'est en faisant des « gaffes » qu'on apprend à n'en plus faire ; il faut croire que lui aussi en a eu sa part.

Au passif, il y a encore les essaims partis, comme nombre de caissiers cette année, sans donner leur adresse. Il y a encore l'impôt sur les ruches. — Que n'imposera-t-on pas bientôt. — Il y a aussi les séances de la section que j'ai manquées ; j'y aurais peut-être appris justement ce que je désirais tant savoir. Il y a aussi les piqures ! Ah mais cela, ne faudrait-il pas le mettre à l'actif, puisqu'elles m'ont peut-être préservé des rhumatismes, ou qu'elles m'ont appris à me dominer moi-même et qu'un jour viendra peut-être où, devant des spectateurs muets d'admiration, je supporterai qu'une abeille m'enfonce son aiguillon sans que je bronche, etc., etc.

Compte fantaisiste ? Le caissier de la « Romande » n'en sait peut-être pas faire d'autre et puis, après tout, ce bilan n'est-il pas aussi sérieux et aussi précieux que l'autre, celui qui se termine par des chiffres secs et sans charme. Et sur ce compte, que prendront-ils les percepteurs fédéraux, si le 3 décembre le peuple suisse allait voter le prélèvement sur les fortunes. Je leur proposerais de venir prélever eux-mêmes le 80 % ou le 90 % même des aiguillons de mes bestioles, car pour moi j'en garderai toujours et quand même de ces petites piqures qui réveillent et qui sont une des raisons pour lesquelles on aime les abeilles.

Excusez-moi, mon cher débutant, si je vous ai cette fois encore, comme bien d'autres, ennuyé de mes « conseils » ; il y a heureusement dans notre cher Bulletin, au courant de l'année, toute une mine de choses précieuses et vous ferez bien, en ces bonnes soirées de décembre, de les relire en savourant la douceur du foyer ou d'une bonne « bouffarde ».

Daillens, 20 novembre.

Schumacher.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES MALADIES DES ABEILLES ADULTES

Conférence faite à Broug le 20 août 1922, à l'assemblée de la Société des Amis Suisses des Abeilles, par le Dr Otto Morgenthaler, Liebefeld, Berne.

Il y a peu de temps encore la loque était généralement considérée comme la maladie la plus dangereuse des abeilles et toutes les mesures de combat, les prescriptions pour la lutte émises par les Sociétés ou les autorités n'étaient dirigées que contre elle. Il y a juste vingt ans que le Dr Kramer se rendit auprès du professeur Burri avec des rayons loqueux en le priant de lui prêter son concours pour combattre la loque. Il avait frappé au bon endroit, car peu de temps après le professeur Burri publia un travail capital sur la loque, travail qui servit de base à M. Leuenberger pour créer l'assurance et la loi contre la loque, qui toutes deux eurent un si grand succès. Si le but final, la disparition complète de la loque de notre pays, n'est pas encore atteint et s'il incombe encore toujours aux Sociétés à ce sujet la grande tâche d'éclairer les apiculteurs, nous pouvons pourtant dire que cette maladie a perdu tout son pouvoir d'effrayer puisque nous possédons les moyens de lutter efficacement contre elle.

Par contre l'attention des apiculteurs est attirée ces derniers temps davantage sur les maladies des abeilles adultes, non seulement parce qu'on les observe mieux qu'auparavant, mais aussi, à ce qu'il semble, parce que depuis six à dix ans elles s'étendent de manière à attirer l'attention. Il y a toute une série de ces maladies des abeilles adultes et d'emblée je me bornerai à l'étude de quelques-unes. C'est ainsi que je ne parlerai pas de la maladie due à *la miellée des forêts*, maladie que vous avez en récente mémoire grâce à son apparition étendue cet été. A ce sujet je ne pourrais guère vous présenter que des hypothèses plus ou moins fondées, mais le temps m'est trop mesuré, de même que pour le mal de mai et la dysenterie dont les causes sont encore trop peu étudiées.

Par contre je m'occuperai aujourd'hui d'une apparition que vous connaissez tous, c'est-à-dire des *Colonies faibles*. Chacun de vous a déjà reçu des plaintes sur l'affaiblissement graduel ou sur la faiblesse chronique des colonies. Parfois ce ne sont que quelques colonies qui, par leur faiblesse, donnent au rucher un aspect frappant d'inégalité alors que d'autres fois ce sont toutes les colonies qui, sans pouvoir périr complètement, restent plus ou moins faibles. L'apiculteur inexpérimenté ne voit là rien de douteux jusqu'au moment où, visitant le rucher d'un voisin, il lui semble que ses colonies pourraient et

devraient être le double plus fortes. Dans d'autres occasions finalement il s'agit d'un affaiblissement rapide de plusieurs colonies qui va presque jusqu'à la dépopulation totale, suivi chaque année de grandes pertes de population surtout en hiver et au printemps. Dans ces cas le couvain est toujours sain et beau. On sait que les colonies faibles ne donnent pas de récolte mais exigent par contre plus de travail et plus de soins que les fortes. « Cela nous dégoûte », telle est la plainte que nous entendîmes dans plusieurs de nos visites de rucher là où auparavant, sans grande peine, existaient toujours de fortes colonies. Beaucoup de ruchers, dans lesquels la loque ne put être trouvée, ont peut-être péri par cet affaiblissement progressif des colonies ; il n'y a aucun doute quant aux grandes pertes matérielles causées par cette maladie et dans beaucoup de régions les efforts seront vains pour relever l'apiculture tant qu'on n'y aura pas remédié. Les journaux d'apiculture de l'étranger se font également l'écho de ces plaintes qui vont en augmentant au sujet de colonies faibles.

Quelles sont les causes de ce recul de la force des colonies ? En premier lieu on pense à un traitement irrationnel ; ceci est possible dans quelques cas mais inadmissible pour d'autres dans lesquels ce sont justement de vieux apiculteurs expérimentés qui ont été touchés. Certains ont cru à une nourriture insuffisante et à un manque de pollen, mais cela ne correspond pas avec le fait que l'on trouve souvent dans ces colonies affaiblies une surabondance de pollen. Le beau développement du couvain ne permet pas non plus d'incriminer la reine et si on a parlé de dégénérescence due au nourrissage continu avec le sucre ou à la consanguinité cela n'a pas expliqué la maladie et ses causes. En effet, l'affaiblissement des colonies est inconnu dans bien des régions où le même sucre sert au nourrissage ou dans des ruchers très éloignés dans lesquels la consanguinité règne depuis des dizaines d'années et qui présentent les colonies les plus fortes.

Bref, il n'y eut jamais unanimité et lorsqu'on croyait tenir la vraie explication, un rucher se présentait qui renversait de nouveau les théories émises jusqu'alors.

Les recherches les plus récentes ont toutefois démontré que dans l'apparition des colonies faibles une *Infection* a joué un rôle capital dans bien des cas et plus souvent qu'on ne l'admettait. Des parasites se multiplient et font mourir prématurément les abeilles, de petits êtres vivants vivent en parasites dans le corps même des abeilles, se propagent d'individu à individu et provoquent des maladies infectieuses insidieuses. Où y a-t-il occasion plus favorable pour la génération d'un parasite que dans l'état des insectes où des milliers d'animaux vivent en contact étroit, côte à côte ?

Jusqu'à ce jour deux de ces parasites des abeilles adultes nous sont plus exactement connus.

Nous avons en premier lieu le *Nosema Apis*, appartenant au

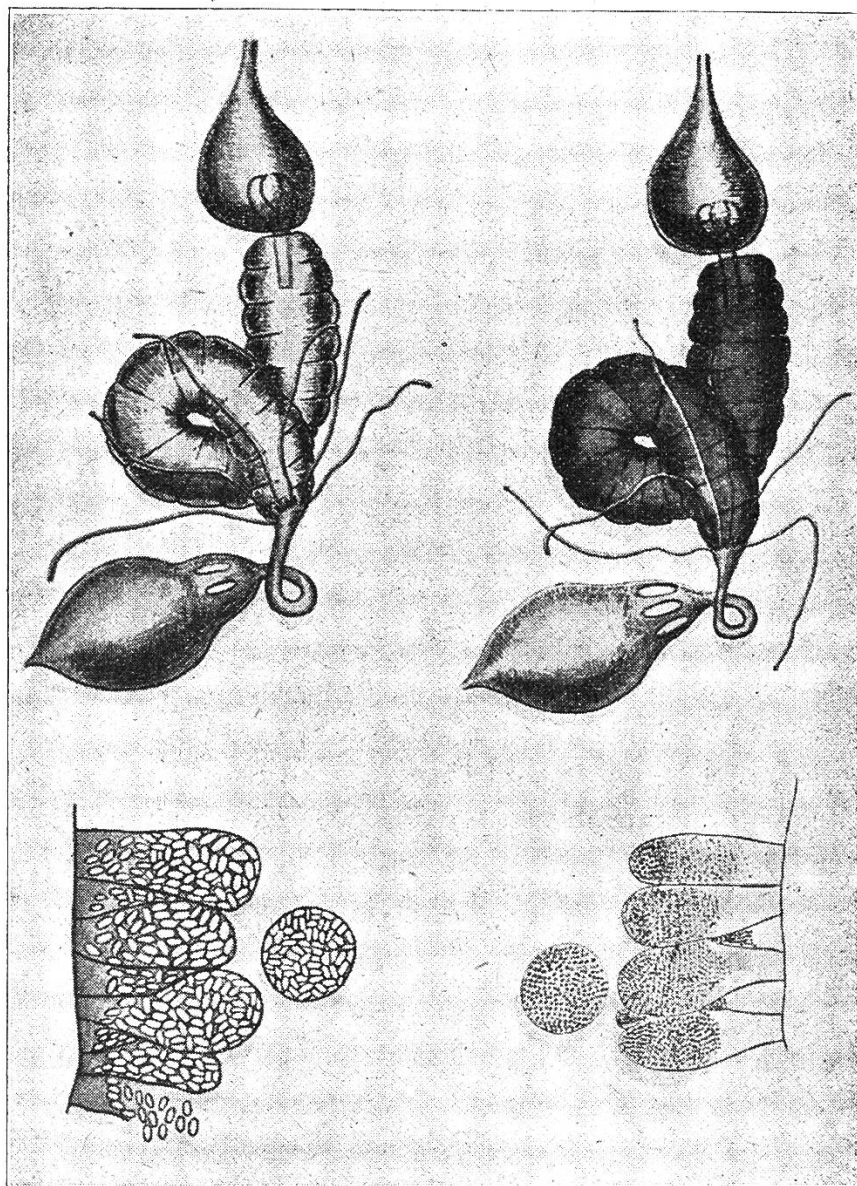


FIGURE I: Maladie du Noséma.

A gauche intestin moyen infecté (blanc) ; à droite intestin sain (rouge-brun).

Image microscopique au-dessous : à gauche cellules épithéliales remplies de spores de noséma, à droite remplies de concrétions calcaires normales.

groupe des protozoaires et découvert en 1909 par le professeur Zander à Erlangen. La maladie du noséma est avant tout une affection du tube intestinal, le parasite siégeant de préférence dans le mésocolon qui a un aspect laiteux alors que sa couleur chez l'abeille saine

est rouge-brun (fig. I). Il est possible d'extraire, soit avec les doigts, soit avec une pincette, de la partie postérieure de l'abeille tout le tube intestinal, si bien que chaque apiculteur peut approximativement, à l'œil nu, se rendre compte de la présence du noséma grâce à la couleur blanchâtre de l'intestin. L'examen microscopique seul permet d'être sûr ; il montre les parois intestinales remplies de corpuscules ovales, les spores du noséma, alors que les parois de l'intestin moyen normal sont gorgées de petites granulations, composées de sels de chaux d'après les recherches de M^{lle} A. Köhler (fig. I). Le noséma apparaît surtout au printemps ; des 105 cas trouvés par nous ces deux dernières années, il y en avait 88 de mars à juin et l'appellation de « Phtisie printanière » caractérise très bien le noséma, qui se distingue par la disparition mystérieuse et continue des abeilles au printemps, malgré le plus beau couvain. En été et en automne les colonies se remettent la plupart du temps tant soit peu et peuvent même guérir complètement dans des circonstances favorables. Malheureusement elles périssent souvent définitivement au cours du deuxième ou troisième hiver. Il semble que la maladie sévit dans sa forme la plus virulente surtout dans les régions montagneuses et l'on rencontre dans l'Oberland bernois plus d'un apiculteur qui a perdu ces dernières années plusieurs milliers de francs grâce au Noséma et cela avec une prudente évaluation. Le noséma, selon toute apparence, participe également dans les régions inférieures à l'affaiblissement chronique de beaucoup de colonies.

Le traducteur : Dr E. R.

(A suivre.)

LES FAUX-BOURDONS

Ecrit pour la réunion des Apiculteurs de Québec 1922, 7-8 novembre.

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs les Membres du Congrès,

En réponse à un désir exprimé par votre aimable secrétaire, j'ai choisi le sujet ci-dessus, pour une courte conférence. Peut-être quelques-uns d'entre vous seront-ils étonnés que je donne la préférence, pour une dissertation, au membre apparemment le moins utile de la famille de la ruche. La raison qui m'a fait choisir ce sujet, c'est qu'il existe plus de contestations quant à l'utilité des mâles des abeilles que sur tout autre sujet apicole.

C'est surtout en Europe qu'on trouve des différences très marquées d'opinion, sur le faux-bourdon (appelé « abeillaud » dans le

Languedoc). Pendant mon voyage parmi les apiculteurs d'Europe en 1913, j'ai trouvé plus d'opposition à mes vues sur ce sujet que sur tout autre. Comme personne ne peut être absolument sûr d'être exempt d'erreur, nous ne devons compter que sur l'expérience personnelle, afin de nous assurer du pour et du contre.

Je ne viens donc pas vous poser un axiome, une vérité indiscutable, mais simplement vous exposer mes expériences, les arguments que je juge bons, pour les livrer à la discussion de vos membres.

Le faux-bourdon, mâle de la race abeille, n'a pas une réputation très flatteuse parmi les propriétaires d'abeilles. En anglais on l'appelle « drone », et quand on veut parler d'un homme inutile, d'un fainéant, d'un propre-à-rien, on lui applique la remarque : « He is nothing but a drone », ce qui indique clairement l'inutilité du personnage en question.

Butler, l'écrivain original apicole d'Angleterre, il y a trois cents ans, écrivait dans son style fleuri du bon vieux temps : « Le mâle est une grosse mouche, sans dard, qui passe son temps en paresse et gloutonnerie ; car quelqu'actif qu'il paraisse avec sa coiffe ronde de velours, ce n'est cependant qu'un indolent compagnon, vivant de la sueur des autres. Il ne travaille pas du tout, ni à la maison, ni au dehors, et cependant il dépense autant que deux ouvriers... Dans le moment chaud du jour, il s'envole au dehors, ça et là, avec grand tapage, comme s'il allait accomplir quelque grande action ; tandis que ce n'est que pour son plaisir, pour gagner de l'appétit, et revenir bientôt s'attabler ».

Tout ceci est vrai, mais est-ce la faute de ce gros paresseux, s'il n'a pas de goût au travail ? Il est vrai qu'il est plus fort que les ouvrières ; qu'il a de meilleurs yeux, en plus grand nombre, car ses yeux composés, à facettes, se rejoignent au-dessus de la tête, et lui donnent l'apparence de posséder, comme le dit Butler, « une coiffe de velours ». Cheshire a compté approximativement le nombre de facettes dans les yeux d'un mâle et en a trouvé 13,090 de chaque côté, tandis qu'une ouvrière n'en possédait qu'environ 6,300. Il est vrai aussi que ses ailes sont proportionnellement plus fortes que celles des ouvrières ; mais il ne possède ni corbeilles sur les jambes pour rapporter le pollen à la ruche, ni glandes salivaires spéciales pour produire la bouillie dont on nourrit les jeunes larves, ni glandes à sécréter la cire, ni aiguillon pour se défendre ou pour défendre la ruche. Il n'est même pas pourvu de trompe et de jabot aussi bien formés que ceux de l'ouvrière et probablement ne se doute même pas de la provenance du miel qu'il consomme, car qui a jamais vu un faux-bourdon sur une fleur ?

Nous ne pouvons donc pas blâmer les mâles s'ils ne sont d'aucune utilité dans les travaux de la ruche ; mais nous devons nous demander pourquoi la nature en produit un si grand nombre. En effet, dans chaque chambre à couvain dont les rayons ont été construits sans l'intervention de l'homme, il y a entre un huitième et un dixième de rayons à grandes cellules, ou rayons de mâles, de sorte que dans une ruche Langstroth à dix cadres, au moins la valeur d'un cadre entier est en rayons de mâles ; c'est-à-dire que, si la reine est prolifique et pond des œufs de mâles quand tous les rayons d'ouvrières sont remplis de couvain ou de miel, vers l'ouverture de la grande récolte, il pourra éclore dans chaque ruche, laissée à elle-même, entre 4,000 et 5,000 mâles, qui se trouveront adultes vers le moment de l'essaimage. Quelle peut être la nécessité de produire un si grand nombre de bouches inutiles ?

Certains apiculteurs ont la conviction et affirment que les mâles ont la fonction de tenir le couvain chaud, et pour cette raison quelques « mouchiers » français leur ont donné le nom de « couveuses », soutenant que leur présence est aussi nécessaire à la ruche, au printemps, que celle d'une poule couveuse sur un nid d'œufs qui doivent éclore. Cela semble très rationnel, au premier abord, car il est très vrai que les mâles se tiennent sur le couvain, mais il est indubitable aussi que, s'il vient un revers dans la saison apicole et mellifère, s'il pleut, si le temps tourne au frais, pendant quelques jours, les ouvrières qui ont si bien soigné ces mâles s'empressent de les chasser hors de la ruche, et vont même jusqu'à jeter dehors leurs larves à peu près adultes ou encore croissantes. Elles ne s'y trompent pas et reconnaissent parfaitement les larves de mâles des larves d'ouvrières. Ces dernières sont soignées tant qu'il reste un atome de nourriture, tandis que les larves de mâles sont impitoyablement jetées à la porte quand vient un revers, quitte à en élever d'autres si la miellée reparait. D'un autre côté, ces mâles, qu'on prétend nous faire accepter comme des couveuses, ont dû être élevés eux-mêmes aux dépens de la chaleur de la ruche avant l'affluence du nombre d'habitants. Pour moi, il est certain que si les mâles se tiennent sur le couvain, c'est qu'ils sont frileux et veulent avoir les pieds au chaud, et non pas pour aider à chauffer les rayons du couvain.

Mais il y a une raison très importante pour justifier l'élevage de tant de mâles. En effet, quand une ruche essaims, la jeune reine qui doit éclore bientôt sera forcée de prendre son vol nuptial pour rencontrer un mâle, car l'accouplement a lieu dans les airs, la fécondation ne pouvant s'effectuer qu'au vol. Or, comme la vie de la jeune reine est d'importance capitale à la ruchée, il est indispensable qu'il

y ait un grand nombre de mâles dans la campagne à l'heure où elle prend son vol.

Mais s'il est nécessaire que chaque ruche produise un grand nombre de mâles, quand les abeilles sont à l'état sauvage, afin que les quelques jeunes reines qui cherchent mariage puissent en rencontrer sans trop de délai, est-il nécessaire de permettre à chaque ruche d'un grand rucher de produire un nombre si énorme de ces bouches inutiles ?

Je sais que certains apiculteurs imaginent que les mâles ont une qualité occulte, c'est-à-dire inexplicable. Ils affirment que ce sont les ruches dans lesquelles on trouve le plus grand nombre de mâles qui produisent le plus. Ils prennent l'effet pour la cause. Ce n'est pas parce qu'une ruche possède un grand nombre de mâles qu'elle est productive, mais c'est parce que sa reine est très prolifique, ses abeilles très actives, que cette ruche a élevé plus de mâles qu'une ruche moins forte ayant une reine de qualité inférieure. C'est *en dépit* du grand nombre de mâles élevés, et non pas *à cause* de leur existence que la ruche est productive. En d'autres termes, si nous voyons un homme habillé de drap fin, avec une montre d'or et ses breloques nous ne dirons pas que ses beaux habits, sa montre et ses breloques sont la cause de sa fortune, mais en sont simplement le résultat. Une ruche prospère a beaucoup de mâle dans la bonne saison, parce qu'elle est riche ; mais elle serait indubitablement encore plus riche si elle avait élevé moins de mâles.

(A suivre.)

C.-P. Dadant.

L'ESSAIMAGE ET SON UTILITÉ

Sujet présenté à la réunion des apiculteurs jurassiens le 13 août 1922
à Tramelan, par M. Jos. Walther, de Delémont.

(SUITE ET FIN)

Après deux jours de captivité les ruchettes sont sorties ; à la tombée de la nuit elles sont mises en place au rucher ; après avoir fermé le trou d'aération, nous ouvrons le trou de vol.

Nous n'y touchons pas au moins pendant dix jours.

Dans les ruchettes à cadres il s'en trouvera un bien garni de nourriture. Dans celles sans cadre, le nourrisseur est rempli de pâte au miel. Nous sommes donc tranquille.

Nous devons éviter le nourrissage des abeilles en ruchettes avec du sirop, qui presque toujours attire du pillage qui détruit nos petites colonies.

Il est très facile de se procurer des petits cadres avec de la nourriture pour nos ruchettes, en introduisant quatre petits rayons dans un grand cadre Dadant qui est introduit dans une bonne colonie. On peut aussi introduire des cadres dans une hausse, et les retirer lorsqu'ils seront pleins, pour les utiliser à nourrir ensuite nos nucléus¹.

Après une dizaine de jours nous osons déjà faire une petite visite à nos ruchettes. Nous aurons alors le plaisir de trouver des reines fécondes si le temps a été favorable. Dans les ruchettes sans cadre nous aurons aussi le plaisir de constater de magnifiques petites constructions, des rayons blancs comme la neige. Ceci nous prouve la bonne marche de la petite colonie.

Nous aurons aussi la surprise de trouver des ruchettes sans reines. Si nous n'avons pas de cellule à leur donner et si les colonies sont trop faibles nous brossons tout simplement les abeilles sur le sol, celles-ci iront se joindre aux autres ruchettes.

Nous nous occupons maintenant aussi de la souche qui, elle, a fourni une jeune reine. Celle-ci peut aussi se perdre pendant son vol nuptial, alors la colonie se trouve sans reine. Elle n'est plus capable d'en élever une vu qu'elle n'a plus à sa disposition ni œufs, ni larves.

Cette colonie deviendrait inévitablement bourdonneuse si nous ne lui venions pas en aide en lui introduisant une jeune reine féconde.

Quel plaisir alors de pouvoir aller à une ruchette prendre une jeune reine qui sera introduite dans la colonie et sera ainsi sauvée.

L'essaim primaire lui aussi a peut-être une vieille reine qui a besoin d'être changée. Encore une occasion de le faire grâce à nos ruchettes.

Là est l'utilité de l'essaimage de pouvoir se procurer de belles jeunes reines qui ne coûtent qu'un peu de peine et de persévérance et qui, le plus souvent, valent mieux que des reines que vous faites venir et qui coûtent cher.

Comme vous pouvez vous en rendre compte, l'essaimage, grâce aux jeunes reines qu'il nous procure, est nécessaire.

On préconise beaucoup de moyens pour prévenir l'essaimage, si utile et si appréciable. Nous devons nous considérer heureux, que tous ces moyens d'empêchement ne nous procurent pas tous les résultats demandés, car nous n'aurions bientôt plus d'abeilles ; ne travaillons pas contre la nature.

On dit bien que les colonies renouvellent elles-mêmes leurs reines. Oui, elles le font, mais trop rarement. Ou bien elles le font au mois de mars ou avril alors que le temps est trop défavorable et ne permet

¹ Le pluriel latin de *nucleus* est *nuclei*.

pas de sortie à la reine pour se faire féconder. Ou encore en septembre ou octobre, où rarement encore une fécondation est possible. Au printemps nous nous trouvons en face de colonies orphelines.

L'orphelinage durant l'hiver nous cause aussi la perte de colonies. Une colonie orpheline s'excite, les abeilles absorbent beaucoup de nourriture et, pour finir, attrapent la dysenterie. Au printemps nous ne trouvons dans nos ruches que quelques abeilles mortes sur des rayons bien garnis de nourriture.

Jetez un coup d'œil sur un rucher qui n'essaime jamais ; c'est un rucher qui va à la ruine.

Après quelques années nous nous trouvons en face de ruches vides.

Si nos ruches n'essaieraient jamais, où nous procurerions-nous des jeunes reines ?

Chez les éleveurs qui n'en peuvent fournir assez et qui les vendent cher, pas trop cher pour le travail qu'occasionne l'élevage, mais trop cher pour celui qui est obligé de s'en procurer.

Elever soi-même ; ce n'est pas faisable par tout le monde, c'est assez compliqué et demande beaucoup de temps et de patience, et souvent le résultat est nul.

Procurez-vous donc des reines après l'essaimage ; laissons donc faire la nature qui nous procure des reines de première qualité.

Empêchons seulement l'essaimage secondaire afin de ne pas affaiblir nos colonies et profitons de ce moment-là pour nous procurer ces belles jeunes reines qui seraient massacrées inutilement.

Je vous ai aussi dit que, comme en toutes choses, aussi dans l'essaimage on trouvait des anomalies.

On dit que l'essaim primaire sort avec la vieille reine. Il en est souvent autrement.

Une ruche est prête à essaimer. Il fait mauvais temps pendant huit ou dix jours, l'essaim ne sortira pas. Par contre les jeunes reines éclore, tueront la vieille.

Elles se massacreront encore entre elles, c'est une chasse entre les reines qui chercheront à éviter une rencontre. Au premier beau jour un essaim sortira. Ce sera donc un essaim primaire avec une ou plusieurs jeunes reines. On en a vu avec sept reines.

Ou bien une ruche a une vieille reine incapable de sortir. Les jeunes reines éclosent tuent la vieille ; les jeunes reines se chicanent et la colonie essaime si le temps est favorable.

Il est possible qu'à un pareil moment le mauvais temps persiste, les jeunes reines se tuent ; il n'en reste qu'une dans la colonie qui n'essaimera plus.

Il faut donc, lorsqu'une colonie a essaimé, l'ouvrir afin de se rendre compte de ce qui se passe à l'intérieur et afin de se rendre compte des opérations qui doivent suivre cet essaimage.

On entend souvent dire par des apiculteurs qu'une ruche a essaimé trois, même quatre fois. Que reste-t-il dans une colonie pareille ? Rien.

Nous devrions, dans nos sections, faire davantage pour nos jeunes apiculteurs ; même de vieux propriétaires d'abeilles ne connaissent pas assez les opérations à suivre après l'essaimage.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR L'ANNÉE APICOLE 1922

L'hiver est à nos portes et pour beaucoup de régions il est réellement installé. Voici le moment des loisirs relatifs pour l'apiculteur, des longues veillées. Plus aucun bruit au rucher ; à peine « une sortie » par une journée ensoleillée si rare en cet automne maussade succédant à un été mouillé et « remouillé ». Chacun a le loisir de penser avec satisfaction ou non à ce qui a été fait ou reste à faire. On peut, on doit même, penser au *Bulletin* et tâcher de « pondre » quelques lignes aussi intéressantes que possible à son intention ; vous pouvez être certain que notre rédacteur ne s'en plaindra pas.

Sauf le mois de mai qui a été seulement trop sec suivant les régions, et chaud, 1922 a été pluvieux et froid dans sa généralité. Chacun a pu et peut encore s'en apercevoir. Dans plusieurs contrées favorisées, en mai, les apiculteurs ont fait de magnifiques récoltes. Après un hiver prolongé jusqu'à fin avril, chez nous, les colonies se trouvèrent très en retard comme couvain. La floraison des arbres fruitiers et de la dent-de-lion, trop longtemps comprimée, arriva et passa avec une rapidité rare ; elle servit tout au plus à donner l'élan nécessaire à un élevage formidable favorisé par une chaleur estivale. Le départ des couvées fut magnifique ; la plupart des colonies arrivèrent en 2 - 3 semaines à 10 - 11 cadres de couvain compact. Malgré les fortes populations l'essaimage fut restreint et même nul. Remarque en passant : les carnioliennes ou croisements de celles-ci ne jetèrent aucun essaim malgré leur force extraordinaire. Les trois quarts des colonies se sont renouvelées de reine durant la saison et souvent à l'insu de leur propriétaire.

Le transport des ruches d'une station à l'autre se fit à peu près dans les mêmes conditions et époques que l'an dernier, sauf le retour qui s'effectua le 9 septembre, ce qui est un peu tard.

Si, par suite de la pluie persistante et d'une température souvent

quasi hivernale, pendant la floraison de l'esparcette à la montagne, nos abeilles ne purent guère récolter en moyenne qu'une petite hausse, elles prirent leur revanche sur le sapin qui donna abondamment à trois reprises différentes ; chose étonnante pour la contrée de Vallorbe, car, en général, après une averse un peu importante, la miellée est « lavée » et c'est très rare si l'on assiste à une nouvelle poussée de suc. Hausses et corps de ruches se garnirent rapidement et abondamment de ce miel foncé qu'apprécient nombre de personnes et que d'autres délaissent parce que « c'est comme de la mélasse » disent-elles. Puisent toutes les mélasses, miellines et autres produits analogues avoir les qualités du miel de sapin !!! mais heureusement pour l'apiculteur qu'il n'en sera jamais ainsi car, adieu la vente ! Bon nombre d'apiculteurs en font fi, et le donnent à des prix dérisoires (2.50 - 2.90 le kg.) de la part de sociétaires, à ce qui m'est revenu, tout en accusant d'autres de gâter les prix. Je ne suis pas d'accord avec cette manière de voir et place le miel de sapin, ainsi que maintes personnes touchant au corps médical, aussi haut si ce n'est plus que les miels de fleurs, comme vertus thérapeutiques.

Pour les ruches hivernant sur du miel de sapin il faut : une tranquillité des plus absolues, bonne aération et surtout au moins une à deux bonnes « réjouissances » par mois. Dans ces conditions l'hivernage se fera tout aussi bien qu'avec du miel de sainfoin ou du sirop. Quelques colonies ont cependant reçu par précaution et pour parer à toute éventualité, une ration de sirop malgré les surabondantes provisions de miel noir.

Une grande abondance de fruits a sensiblement ralenti la vente et contribué au fléchissement des prix. Mais rassurons-nous ; l'an prochain n'apportera certainement pas une avalanche de fruits comme celui qui va se terminer et l'on peut présumer également une moins grande récolte de miel. Donc il n'y a nullement lieu de « s'en faire » de vendre coûte que coûte à vil prix. Qu'il me soit permis d'émettre ici le vœu que les prix pour 1923 soient maintenus tels qu'ils ont été fixés pour 1922. D'autre part, remarque tout à fait personnelle et générale, il me paraît un peu tôt de fixer les prix pour une année, vers le 20 mai déjà, alors qu'on ne connaît pas encore le rendement de la plupart des ruchers de la plaine et qu'on ignore tout à fait ce que la montagne donnera ou ne donnera pas ; mais sans doute a-t-on de bonnes raisons pour agir de la sorte. (*Réd.* — Il en est une à donner ; si nous étions les seuls à « faire » le prix nous attendrions, comme cela se faisait avant la guerre, de connaître le résultat de la récolte, mais ce sont les *miels étrangers* qui nous ont forcés, cette année surtout, à provoquer une baisse énergique du prix, afin

de pouvoir lutter contre l'importation et provoquer une consommation plus forte et plus générale de nos miels suisses.)

Somme toute 1922 fut une bonne année ; point comparable cependant à 1918, mais suffisante pour se classer dans la forte moyenne et puisse-t-elle se renouveler souvent. Sur ce, au revoir et à l'an prochain si Dieu nous prête vie.

Prilly, le 15 octobre 1922.

A. Grobet-Magnenat.

P.-S. — Pour répondre à la note de la rédaction dans le n° 9 à l'article « Carnioliennes », je me bornerai à dire que je possède cette race ou croisées carnioliennes depuis 1911, sauf en 1919 et 1920 ; j'en ai toujours été satisfait et cette année *plus que satisfait*.

LES FALSIFICATIONS DU MIEL

Falsifications organiques par addition de matières sucrées.

IV. *Comment on reconnaît les falsifications à la mélasse, au glucose et au sucre interverti.*

1° LA MÉLASSE

La mélasse est un des résidus du sucre de betteraves. Sa composition d'après Saillard est la suivante :

Eau	17
Sucre cristallisable	44
Cendres	10
Matières organiques	19
	100

C'est donc une matière très riche en sucre, mais aussi en matières organiques ou minérales. Nous ne dirons qu'un mot de cette falsification très peu courante et que pour notre part, nous avons très peu souvent rencontrée.

La mélasse possède une couleur et surtout un goût si caractéristiques qu'il est facile, même sans analyse chimique, de découvrir sa présence. Nous avons, pour notre édification personnelle, mélangé de la mélasse de raffinerie à du miel pur ; une falsification très faible, même à 5 % se reconnaît très facilement. A ce taux si peu élevé, l'opération commerciale ne vaudrait pas la peine d'être tentée.

Disons cependant qu'un miel mélassé peut se reconnaître à sa très forte teneur en matières minérales et à sa proportion inusitée de saccharose. De plus, les cendres sont très riches en potasse et en chaux,

toutes particularités qui, jointes à la couleur, l'arome et le goût spéciaux du produit, nous feront conclure à l'addition de mélasse.

2° LE GLUCOSE

C'était une falsification courante il y a encore quelques années, mais elle se trouve à l'heure actuelle à peu près complètement abandonnée, grâce à l'apparition du sucre interverti chimique.

Une analyse chimique seule ne peut mettre sur la voie de la fraude. Nous donnons ci-dessous, d'après le *Congrès de la Répression des Fraudes*, la composition moyenne de deux sortes de glucoses industriels : le *sirop cristal* et le *glucose massé*.

SIROP CRISTAL

Eau	18 à 25 %
Glucose	35 à 45 %
Dextrines jusqu'à	45 %
Mat. minérales	1 %
Acidité	0,2 %

GLUCOSE MASSÉ

Eau	18 à 25 %
Glucose	65 à 75 %
Dextrines jusqu'à	15 %
Mat. minérales	1,5 %
Acidité	0,5 %

On y trouve également des composés albuminoïdes, des sels de chaux, de soude, de potasse, d'alumine et de fer, à l'état de chlorures, phosphates, sulfates et carbonates.

Si nous comparons ces deux analyses et notamment la dernière à une analyse quelconque de miel, nous verrons qu'il existe entre les deux produits une très grande analogie de composition : mêmes constituants en proportions comparables.

Nous avons dit, dans le cours de cette étude qu'il était difficile de fixer des limites étroites, entre lesquelles un miel devait être considéré comme pur.

Or, il peut se présenter deux cas dans la falsification qui nous occupe :

1° *Glucose pur baptisé miel.*

2° *Mélange de glucose à du miel pur.*

Examinons successivement ces deux cas.

1° *Glucose pur baptisé miel.* Nous y trouverons une proportion très élevée de glucose (jusqu'à 75 %) et *pas du tout de saccharose*. D'autre part, nous y décèlerons par les méthodes indiquées plus haut jusqu'à 15 % de dextrines.

Cette anomalie nous mettra tout de suite en garde, et nous fera suspecter l'échantillon soumis à l'analyse. Nous allons voir par la suite comment nous confirmerons ce simple soupçon.

2° *Mélange de glucose à du miel pur.* Notre analyse se rapprochera bien davantage de celle d'un miel véritable, et nous y trouverons tous les constituants du miel pur, certains en proportions plus élevées, d'autres, au contraire, en proportions plus faibles. C'est ainsi que la teneur en glucose pourra être légèrement supérieure à la normale, ainsi que celle des dextrines, et même des matières minérales. Au contraire, celle du saccharose pourra se trouver légèrement inférieure.

Dans le premier comme dans le second cas, nous avons déjà *une présomption de fraude*, mais non pas encore une certitude. Nous l'acquerrons par la méthode suivante :

Nous avons déjà dit plus haut qu'anciennement on recherchait le glucose dans les matières minérales, ou pour parler plus exactement, que la présence dans les cendres d'un miel suspect, de sulfates, chlorures en certaines proportions, pouvait indiquer l'adultération au glucose.

Cette méthode est quelque peu empirique, et les neutralisations d'acide étant très bien faites, il peut fort bien arriver ce fait que les chlorures ou sulfates ne se trouvent pas en proportion telle qu'ils puissent être remarqués.

Il est préférable d'employer une autre méthode basée sur la précipitation des dextrines du glucose dans des conditions particulières.

On prend 10 gr. de miel, auxquels on ajoute 15 gr. d'eau ; on dissout complètement au bain-marie, aux environs de 50°. On ajoute alors 5 cl. d'une solution de tanin à 10 % qui précipite les albuminoïdes.

On laisse digérer 12 à 15 heures, puis on filtre. On prélève 5 cl. du filtrat dans un tube à essai, auxquels on ajoute 1 cl. d'acide chlorhydrique pur et 20 à 25 cl. d'alcool à 95°. S'il se produit un *louche* bien accusé, c'est qu'il y a eu fraude par addition de glucose.

Mais, comme nous le faisons remarquer, cela semble assez peu fréquent. Pour notre part, nous n'avons rencontré cette fraude que cinq ou six fois, alors que la fraude au sucre interverti est pour ainsi dire courante.

3° LE SUCRE INTERVERTI

Si nous avons traité les falsifications du miel par ordre d'importance, celle qui fait l'objet de ce chapitre aurait dû passer en première ligne. Le sucre interverti laisse en effet bien loin derrière lui toutes les autres falsifications et les hommes n'ont fait que copier ce qui se

passé dans le jabot de l'abeille, pour arriver à fabriquer un produit semblable en tous points, ou à peu près, au miel le plus authentique et le plus véritable.

D'après les *comptes rendus du 2^{me} Congrès International pour la Répression des Fraudes*, qui s'est tenu à Paris du 17 au 24 octobre 1909, le sucre interverti, qui est un mélange de glucose et de lévulose peut contenir : 15 à 20 % d'eau et 20 % de saccharose non interverti.

Il contient donc, comme le miel : *glucose* et *lévulose* (environ 50 %), saccharose 25 %, des *matières minérales* en faible proportion, une *acidité* comparable à celle du miel (0,5 à 1 %).

Par conséquent, cette fois encore, il nous sera difficile de trouver le défaut de la cuirasse. Aussi, depuis plusieurs années, les chimistes de France et d'Allemagne, (ces derniers surtout) se sont-ils ingéniés à découvrir une méthode, un procédé à la fois simple et efficace, permettant de découvrir ce fameux sucre interverti.

De ces recherches sont nées deux méthodes qui ont donné quelque notoriété à leurs auteurs, les chimistes Fiehe et Luy.

Mais telle est l'importance qui s'attache à ces procédés que nous n'hésitons pas, pour en faire l'exposé et la critique, à leur consacrer un chapitre spécial.

(A suivre.)

Alin Caillas, Ingr. agricole.

DU CHASSE-ABEILLES

Beaucoup de mes collègues n'utilisent pas le chasse-abeilles pour différentes raisons. Les uns trouvent plus expéditif le brossage, d'autres enfin estiment que l'on écrase trop d'abeilles en posant la planche munie de l'appareil. Pour moi, et probablement pour tant d'autres, si cette petite trappe n'existait pas, il faudrait l'inventer car elle simplifie combien le travail de prélèvement de la récolte qui se fait sans exciter les abeilles.

Je déteste le brossage à un tel point que depuis plus de dix ans j'utilise une espèce d'appareil appelé depuis, complément ou chasse-abeilles. Ce dernier, par sa manœuvre simple, me donnait la faculté de laisser remonter les abeilles dans les hausses à lécher, et ensuite de refermer le passage pour enlever un peu plus tard ces hausses vides d'abeilles et prêtes à réduire.

Le cliché ci-dessus donne suffisamment l'idée de ce complément que chacun pourra fabriquer avec une simple plaque de fer blanc. Il

peut être modifié de bien des façons, l'essentiel c'est que la manœuvre se fasse rapidement et simplement. Celui-ci a deux ouvertures de vingt-cinq centimètres qui se ferment ou laissent le passage libre suivant que l'on tire le fil de commande d'un côté ou de l'autre.

A titre de curiosité, pendant que je suis en train de causer sur ce sujet, je soumettrai à mes collègues le problème suivant : Intercaler une planche chasse-abeilles sans qu'une seule bestiole puisse sortir du corps de ruche ou de la hausse. Voici le principe et la manœuvre.

1° Glisser entre la hausse et le corps de ruches deux feuilles de tôle, l'une fermera la hausse, l'autre le corps de ruche.

2° Soulever momentanément la hausse (évidemment avec la plaque qui est dessous).

3° Poser la planche munie du chasse-abeilles et retirer la plaque de tôle dessous.

4° Reposer la hausse et retirer la plaque de tôle.

A titre expérimental, j'ai exécuté et réussi parfaitement cette manœuvre, rendue difficile par le poids de la hausse, et j'envie celui qui possède un pavillon dans lequel on peut installer un appareil de levage permettant de soulever légèrement les hausses ; ce serait alors un jeu d'enfant d'exécuter rapidement ces opérations.

Eugène Maire.

CONTE ANTÉDILUVIEN

Poésie tirée « Le cœur et les yeux » par Philippe Godet, 1872

Pourquoi les abeilles ne se posent jamais sur le trèfle

Un vieux laboureur m'a conté
L'histoire que je vais vous dire.
Son antique naïveté
Peut-être vous fera sourire ;

Or, mesdames, s'il vient de vous,
Le sourire a toujours son charme ;
C'est un philtre subtil et doux
Qui nous enchante et nous désarme.

Mon histoire du temps jadis
Est aussi vieille que le monde
Puisque c'est dans le paradis
Que se perd sa trace profonde.

Celui qui créa de sa main
L'univers avec ses merveilles,
Des êtres fixa le destin...
Il n'oublia pas les abeilles.

Rien n'est inutile ici-bas :
Faire le miel fut leur ouvrage ;
Les fleurs qui naissent sous vos pas
Des abeilles sont le partage.

Dieu leur dit : « Les fleurs sont à vous
« Et dans ma bonté je vous laisse
» La fleur de trèfle au suc si doux,
» Si vous me faites la promesse

» Que six jours vous travaillerez
» Et que pendant tout le septième
» En paix vous vous reposerez,
» Ainsi que je l'ai fait moi-même. »

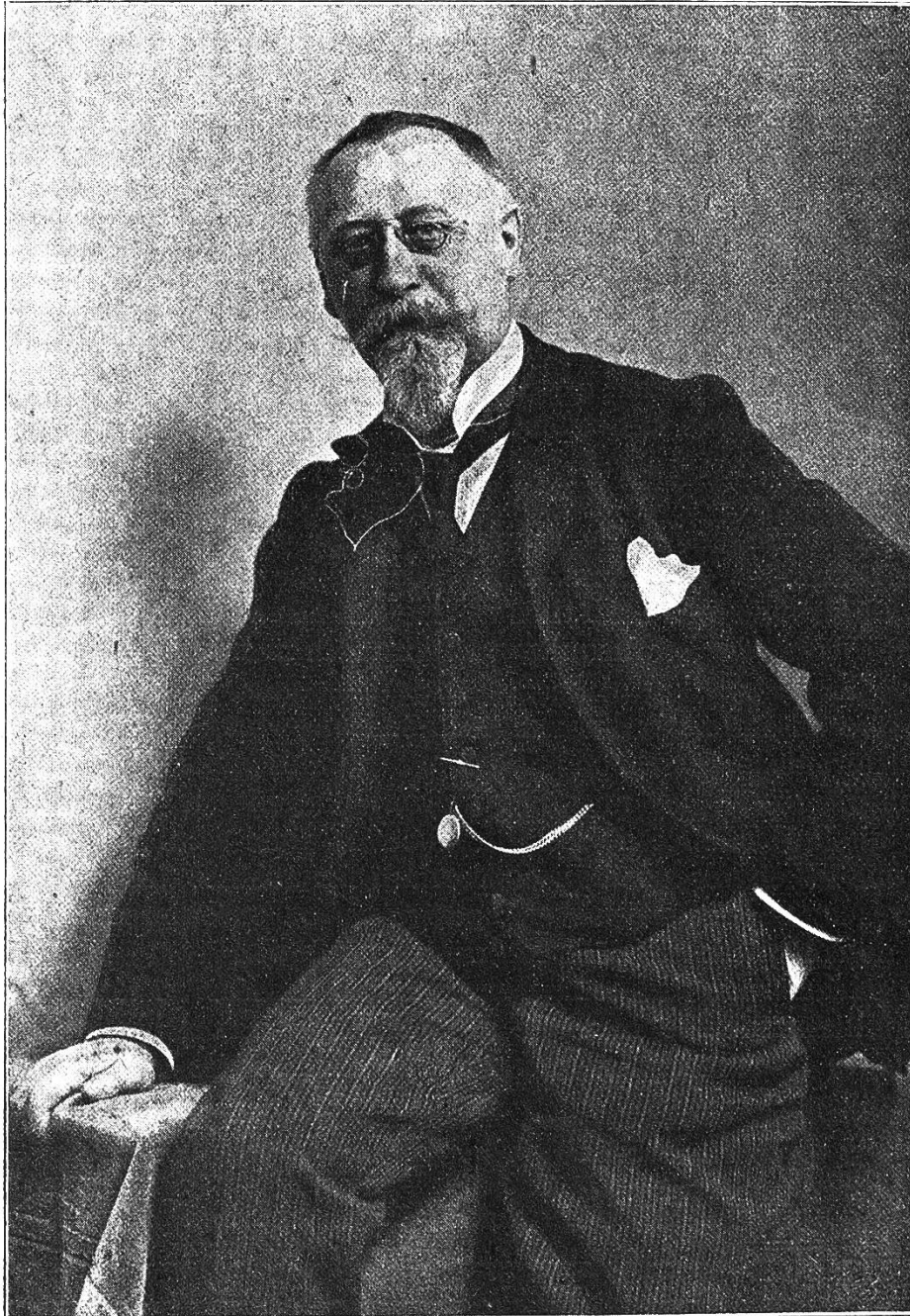
Ayant tenu conseil, voici
Ce qu'ont répondu les abeilles :
« Créateur du monde, merci
» D'avoir fait pour nous ces merveilles !

» Mais au perpétuel labeur,
» Notre race s'est condamnée ;
» Nous préférons perdre une fleur,
» Plutôt que perdre une journée. »

L'accord fut conclu pour toujours,
Et, moins flâneuse que la mouche,
L'abeille travaille sept jours,
Mais au trèfle jamais ne touche.

Etudiants qui m'écoutez,
De l'abeille gardez mémoire,
Et dans les universités
Mettez à profit cette histoire ;

Travaillez sans cesse et toujours,
Comme l'abeille !... Mais que dis-je ?
Si vous travaillez vos six jours,
Ce sera déjà du prodige !



† Philippe GODET

LE CONGRÈS DE MARSEILLE

(SUIITE ET FIN)

La longue interruption des congrès internationaux due à la guerre rendait la tâche du comité difficile ; il s'agissait de reprendre contact, de créer à nouveau pour ainsi dire de toutes pièces ces assises apicoles ; il s'en est bien tiré, a peiné à la besogne et plusieurs rapports furent très intéressants, entre autres le rapport général sur l'apiculture coloniale qui est une révélation pour beaucoup, le rapport sur les recherches des maladies et leur prophylaxie et « last not least » le rapport du Liebefeld sur les maladies paralysantes. Nous avons eu l'impression qu'en somme rien de bien nouveau ne fut présenté et qu'à part l'apiculture coloniale, l'intérêt principal résidait dans le côté scientifique de l'apiculture, dans les recherches de laboratoires, dans l'étude des maladies et à ce sujet nous avouons, sans modestie, que le Liebefeld nous a gâté et que d'emblée, grâce aux publications du *Bulletin*, nous étions en bonne posture. Ce qui nous a surpris davantage c'est l'affirmation de certains délégués qui disent avoir guéri la loque autrement que par la destruction. Mais au cours de la discussion il devenait évident qu'il ne s'agissait pas de la loque mais bien d'autres maladies qui peuvent guérir spontanément ou par le changement de reine, de ruche, par la construction sur feuilles gaufrées, etc... l'analyse microscopique, la culture du *Bacillus Larvae* n'avaient pas été faites et une donnée certaine manquait à la base des expériences. Jusqu'à plus ample informé nous restons partisans de la destruction et de la lampe à souder.

Les vœux émis par l'assemblée générale, vœux qui seront soumis aux différents gouvernements, seront publiés dans le compte rendu du Congrès ; pour les uns ils resteront platoniques, pour les autres il y a quelque chance de les voir aboutir, ainsi celui qui exprime le désir que les envois postaux concernant les abeilles, les reines, soient accélérés et ne restent pas en souffrance ou enfouis sous des monceaux de colis, dans la cale des transatlantiques.

Ne parlons pas des heures charmantes passées en tête à tête avec une bouillabaisse, de la visite des monstres transatlantiques jusque dans leurs entrailles, des courses sur mer et des moments passés entre collègues romands sur le tard de la soirée à l'hôtel du Léman ; là, chacun y mit du sien et les deux groupes, le sérieux et le vagabond, surent réunir leurs efforts.

Le Congrès lui-même fut clôturé par un banquet où, à notre grande surprise, un ban cantonal accompagnait les discours prononcés par un délégué de chaque nation. Comme la tournée de Marseille n'est pas complète sans la traditionnelle visite à bord d'un cuirassé, le lendemain de la clôture tous les Romands firent le voyage de Toulon et nous croyons bien que ce sera là l'impression permanente du Congrès. Grâce à l'amabilité de M. Blanc, un méridional exubérant,

dévoué, apiculteur à Toulon, nous fûmes pilotés de main de maître dans toute la rade, nous vîmes le cuirassé « La Bretagne », les sous-marins, les torpilleurs, les croiseurs, les bassins de radoub et même la « patache » où les marins en goguette vont cuver leurs libations. Notre pilote nous mena même dans certain restaurant inconnu des étrangers et nous fit goûter un menu bien local qui a l'odeur et le sens exact de son nom : « l'aïoli ». Puis rapide visite du rucher des collègues de Toulon, rucher bien faible puisque pour le Midi l'été est la saison morte et que les abeilles ne s'y mettent pas en hivernage, mais consomment journellement. Nous avons vu mieux que cela, mais n'oublions pas que dans ces régions l'apiculture ne fait que débiter en tant qu'organisation et soyons heureux que les rares apiculteurs, que nous avons vus, soient au moins des fervents.

Placez tout le cadre du Congrès en face de l'immense mer bleue, dans une orgie de lumière ; pensez aux mimosas, aux palmiers, aux bananiers, à la vie si exubérante et si extérieure du Midi, et vous comprendrez pourquoi l'heure du départ laissa un sentiment de regret à tous les participants. Les uns prirent leur vol du côté de Paris, d'autres, pris de nostalgie, retournèrent en Suisse et les plus heureux poussèrent jusqu'à Menton ; mais dès ce moment nous rentrons dans la vie privée et nous arrêtons nos pensées à cet instant afin de ne pas rendre trop amère leur absence à ceux qui ne voulurent ou ne purent se rendre à l'invitation de notre Président.

Le prochain Congrès aura lieu à Québec, Canada, en 1923 ; le délégué de ce pays invite tous les apiculteurs du monde ; ils n'auront qu'à payer leur voyage et dès qu'ils auront touché la terre canadienne ils seront les hôtes du gouvernement. A bon entendeur, salut ! Hélas ! nous n'irons point vu la distance et le peu de temps disponible, mais l'envie est furieuse de retourner au bord de la Méditerranée.

Barbichon.

Fabrique suisse de ruchettes et ruches S. A. Winikon

Adresse pour lettres et télégrammes
Bienne, Winikon (Lucerne)

Téléphone
N° 21

Achat les plus avantageux en

23026

Ruches en bois et Eternit

de construction moderne des plus simples aux plus luxueuses.

Bois pour cadres et cadres aux prix les plus bas.

SPÉCIALITÉ de buffets à cadres et valets pour cadres. Inventeur et seul fabricant de la Ruche IDÉALE suisse « **Triumph** » brevet universel Flugsperrhalle 71163.

Méfiez-vous des contre-façons. — Demandez notre nouveau prix-courant 1922.

Sur demande arrangement pour paiements.

REINES

race Martha

livrées station de destination à VENDRE
aux prix fixés officiellement.

Adolf URFER
éleveur de reines,
Busswil (Seeland, Berne)

Joindre aux demandes un timbre pour
a réponse. 23024

On s'abonne p^r une année sans frais à la
Gazette apicole de France
Dr E. Alphandéry, en envoyant Fr. 4.-
à son unique représentant **S. Henchoz**,
Chauderon 14, **Lausanne**. Spécimen
à disposition. 23134

La publicité du
Bulletin de la Société
romande d'Apiculture
porte et rapporte beaucoup.



Rob. MEIER,

Künten (Argovie)

fournit tous les articles pour l'apiculture depuis
22 ans, dans les premières qualités et le meilleur
marché. **Spécialités**: rayons artificiels, machines
à couler le miel, extracteurs, bidons à miel et
boîtes, etc. **Revendeurs solvables, rabais en**
conséquence. 23023

Demandez l'envoi gratis et franco du catalogue.

Grande baisse de prix !

Virus pour rats et souris

23013

Inoffensif pour l'homme, les animaux domestiques, etc. Effet conta-
gieux radical ! Recommandé d'office ! Pas de poison ! Facile à manier.
1 tube, Fr. 2.— ; les 5 tubes, Fr. 9.20 ; les 10 tubes, Fr. 16.—.

Produits chimiques et bactériologiques, rue de Dornach, 244, Bâle.

J. ERNST-BIRCH, Küsnacht (Lac de Zurich)

Exécution soignée de :

Boîtes à miel	1/4	1/2	1	1 1/2	2	2 1/2	3	4	4 1/2	5	10 kg.
par pièce	16	18	25	38	50	60	70	80	90	100	150 ct.
par 100 pièces	14	16	23	36	45	55	60	70	75	80	140 »
Bidons pour envois postaux			38	55	70	80	90	100	110	125	180 »
Bidons pour transport, contenu :			5	10	15	20	25	30	50 kg.		
prix :	4.50	6.50	8.—	9.—	10.—	11.50	16.50				

Bidons à miel, légers, fer-blanc, ordinaire, seulement Fr. 6.— les 25 kg.

Clarificateur à miel, exécution extra-forte, avec 3 grandes passoires, de 25 kg. avec robinet
et hausse Fr. 42.—, 30 kg. Fr. 44.—, 50 kg. Fr. 49.—. Hausse seule avec couvercle Fr. 21.50.

Le stock de verres à miel est épuisé, l'importation est interdite.

Demandez prix-courant !

23015